BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE

REVUE CRITIQUE DES OUVRAGES NOUVEAUX

Paraissant le 25 de chaque mois

TOME LXXII

JUILLET A DÉCEMBRE 1885

On s'abonne à Paris

BUREAU DE LA *BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE*

RUE BONAPARTE, 82

EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Chez tous les libraires

3365. — ABBEVILLE, TYP. ET STER. A. RETAUX. — 1885.

firent pas défaut. Que faire toutefois pour l'Égypte? Les gaspillages du Directoire interdisaient tout envoi sérieux de secours : point d'hommes, point d'argent, point de vaisseaux ; l'insuccès définitif de la campagne devenait fatal.

L'auteur a fait preuve, dans tous les développements de son sujet d'autant de savoir que d'impartialité. Sauf quelques réserves déjà exprimées et la longueur excessive de l'Appendice dont plusieurs pièces auraient dû trouver place dans le texte, ce volume nous semble irréprochable ; il mérite une place distinguée dans toute bibliothèque française.

Georges GANDY.

† — 56. **DOCTRINE (la) SPIRITUELLE DE SAINT THOMAS D'AQUIN**, par le R. P. Elisée Vincent MAUMUS, des Frères-prêcheurs, lecteur en théologie. 1 vol. in-12 de XXIV-464 p. (1885). Paris, Bray et Retaux. 3 francs.

† — 57. **TRAITÉ DE LA VIE INTÉRIEURE.** *Petite Somme de théologie ascétique et mystique*, d'après l'esprit et les principes de saint Thomas d'Aquin, par le R. P. Fr. André-Marie MEYNARD, des Frères-prêcheurs. 2 vol. in-12 de XV–537 et 498 p. (1885). Clermont-Ferrand, Bellet ; Paris, Jules Vic. 7 francs.

* — 58. **MAXIMES ET PRATIQUES DE SAINT VINCENT DE PAUL**, extraites de sa vie, ses lettres et ses conférences, par M. l'abbé MAYNARD, chanoine de Poitiers, 1 vol. in-18 de 262 p. (1885). Paris, Bray et Retaux. 2 francs.

* — 59. **RÉFLEXIONS MORALES SUR LES VÉRITÉS DE LA FOI**, par la serva di Dio, Suor *Maria Luisa di Gesu*, traduit de l'italien. 1 vol. in-12 de XIV–456 p. (1884). Lille, Desclée, de Brouwer et Cie. 3 fr. 50.

Deux ouvrages de spiritualité d'après saint Thomas d'Aquin, dont l'un en deux volumes compactes de cinq cents pages ; cela paraîtra beaucoup aux esprits superficiels qui enveloppent dans le même dédain la scolastique et la mystique. Ce sont là, comme dit Bossuet, « des matières que le monde ne goûte guère, et dont souvent il fait le sujet de ses railleries » (*Préf. de l'Instruction sur les États d'oraison*). Il me semble entendre mille railleries qui se croisent.

On dira : saint Thomas est depuis quelques années à la mode. Nos pères avaient roulé avec soin cette idole dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. Voilà qu'à l'appel d'un Pape thomiste, on essaie de lui rendre la vie. Vains efforts, sans doute ; mais, en attendant, tout se fait d'après saint Thomas. Nous avions déjà sa

Politique, voici maintenant sa *Doctrine spirituelle;* à quand sa *Poétique?* Parce qu'il a fait une *Somme* de théologie et même de philosophie, est-ce une raison pour accabler de leur poids, le public qui n'en peut mais? Ses volumineux ouvrages sont étalés, paraît-il, dans les assemblées conciliaires, à côté de l'Évangile. Eh bien, qu'on les y laisse. Ils sont sacrés, soit: mais que d'ennui on s'épargnerait en prenant à la lettre la spirituelle plaisanterie de Voltaire: « Sacrés ils sont; car personne n'y touche. »

En dépit des railleurs, on y touche beaucoup de notre temps; ne nous en plaignons pas. Heureux sommes-nous qu'il y ait encore au monde des gens qui s'intéressent à ce genre d'études! La littérature spéciale consacrée à saint Thomas d'Aquin n'est pas, j'en conviens, de la littérature amusante; elle est, ce qui vaux mieux, sérieuse. Or, ce n'est pas d'amusement, mais bien de gravité que nous avons le plus besoin. La frivolité s'est introduite partout, même dans la piété, même dans la direction des âmes. Tout le monde en gémit, mais combien parmi ceux-là mêmes qui en gémissent, restent incurablement frivoles! Le remède, je n'en sais pas d'autre que de se mettre résolûment à l'école des vieux maîtres de la vie spirituelle, et, pourquoi non? de saint Thomas.

C'est ce que viennent de faire deux religieux de l'ordre illustré par le Docteur angélique. En vérité, si la renaissance de l'école thomiste ne produit que des livres comme les leurs, il n'y aura pas trop lieu de s'en plaindre. Ils sont bien conçus, bien faits, profondément chrétiens, mais profondément raisonnables, pleins de bon sens, quoique mystiques. Car pour donner dans la mysticité, on n'a pas dit adieu à la raison, et quand Bossuet intitulait un de ses opuscules: *Mystici in tuto*, il n'avait pas, que je sache, abdiqué le sens commun. En se réclamant de saint Thomas, nos deux auteurs montrent qu'ils appartiennent à cette école de mysticisme sûr et sans danger.

Leurs livres n'ont pas même, ce qui était à craindre, le tort de faire double emploi. Écrits en même temps, sur le même sujet, par deux fils de saint Dominique, ils n'ont guère de commun que la sûreté de la doctrine. Hors de là, tout est différent; la méthode, le style, l'ordonnance des idées, la manière de les exprimer, et jusqu'au tempérament des deux auteurs qui me paraissent se peindre dans leurs ouvrages. Il était difficile d'accuser plus de contrastes en traitant dans le même esprit un sujet identique, et je ne sais s'il est une meilleure preuve de cette vérité banale à force d'être vraie, qu'il n'y

a pas deux intelligences, non plus que deux fleurs semblables, sous le soleil.

Le P. Maumus est, je crois, un orateur ; il n'est pas étonnant qu'il ait fait une œuvre en grande partie oratoire. En tout cas, il a voulu faire œuvre personnelle, et ne pas s'enfermer dans le cadre habituel des traités de théologie mystique. Le dogme et la morale tiennent une aussi large place dans son livre que les états d'oraison. On dirait, par endroits, une série de conférences où le nom de saint Thomas revient un peu pour la forme. Les syllogismes du saint Docteur sont souvent agrémentés de la pompe oratoire de Bossuet, et le livre ne présente pas plus exclusivement la doctrine spirituelle de l'un que de l'autre. Au reste, ces deux guides sont bien faits pour aller ensemble, et l'on doit se réjouir que le P. Maumus nous les fasse suivre tous les deux. Un court échantillon de son style nous convaincra qu'il ne relève pas uniquement de saint Thomas, ni même toujours de Bossuet : « La Foi, dit-il, est la soumission affectueuse de notre raison et de notre volonté à l'autorité de la parole de Dieu ; il faut donc, pour que nous ayons la foi, que la voix de Dieu se fasse entendre ». Et là-dessus, écoutez l'une de ses tirades. On dirait une imitation de Lamartine, à moins que ce ne soit de Lacordaire. « Jamais la voix de Dieu n'a cessé de retentir aux oreilles des hommes, et le prophète l'écoutait avec une terreur religieuse quand il chantait : *La voix de Dieu domine le tumulte des grandes eaux, elle brise les cèdres et ébranle le désert.* C'était la voix que la terre répercute jusqu'aux cieux et que les cieux prolongent d'échos en échos jusque dans l'infini ; car la terre et les cieux entonnent un cantique que l'homme écoute pour ajouter une note aux strophes étincelantes qui montent des abîmes, que murmurent les vieilles forêts, qui mugissent dans les tempêtes, qui s'élèvent sous les pas harmonieux des étoiles, et dont tous les accords réunis forment l'hymne universel où se confondent les voix de l'homme, de la création et de Dieu. (p. 128.) »

Le P. Meynard n'a pas de ces élans. Son livre est scolastique dans la forme aussi bien que dans le fond. Il procède par demandes et par réponses et nous donne véritablement une *Somme* de théologie ascétique et mystique. Ces deux mots indiquent qu'elle se divise en deux parties, comme en deux volumes. La première comprend les exercices qu'il faut faire pour arriver à la perfection, éloignement des obstacles, progrès de l'âme, et enfin union à Dieu ; ce sont en d'autres termes les exercices des trois états qu'on appelle ordinai-

rement vie purgative, illuminative et unitive. La théologie mystique à laquelle est consacrée la seconde partie nous parle moins des opérations de l'âme, et plus des opérations de Dieu en elle. C'est ainsi que la purification active se trouve dans le premier volume, et la purification passive dans le second, toutefois sans que l'auteur prétende, par cette division logique, assigner les phénomènes gratuits de la grâce à tel degré plutôt qu'à tel autre de la vie intérieure. Il serait trop long de le suivre dans l'analyse détaillée de son ouvrage; il suffit de dire que c'est une Somme complète. Il n'y a guère de renseignements sur la mystique qu'on n'y puisse trouver. Une table alphabétique permet de les chercher facilement ; mais pourquoi n'avoir pas ajouté une table analytique, d'ailleurs toute faite, puisqu'il n'y avait qu'à reproduire à la fin de chaque volume le sommaire détaillé des chapitres ? On pourrait craindre qu'à force de vouloir être complet, l'auteur n'acceptât de toutes mains sa doctrine ; la scolastique l'a sauvé de ce danger. Il a la bonne fortune de faire reposer ses théories mystiques sur la philosophie de saint Thomas, et Bossuet l'en féliciterait, lui qui ne craint pas de blâmer avec Suarez un Taulère même, parce qu'il ne parle pas en ces matières « avec la précision et la subtibilité scolastique. » J'invite ceux qui la dédaignent à lire (T. I. ch. 3) l'analyse délicate des passions, où le grand scolastique ne se montre pas philosophe moins profond que son maître Aristote, dans la *Rhétorique*.

En somme, cet ouvrage du P. Meynard n'est qu'une compilation, — le texte des auteurs, qu'il a eu la bonne pensée de citer au bas des pages, en est une preuve, — mais c'est une compilation précieuse ; et pour en faire voir l'utilité, l'auteur a eu raison de s'approprier les paroles du P. Honoré de Sainte-Marie : « Si l'on ramassait dans un livre, ce qui se trouve répandu dans les écrits de saint Thomas touchant la théologie mystique, ce livre serait le plus exact et le plus solide de tous ceux qui en ont traité. » Après Valgornera, le P. Meynard a voulu nous donner ce livre, pour montrer à notre époque que saint Thomas est en effet un théologien mystique consommé. Il avait l'expérience de la vie intérieure, mais il avait de plus la science ; et la science, au dire de Bossuet qui résume la pensée de tous les vrais mystiques, est plus nécessaire encore pour traiter de ces choses que la piété. Car, selon une parole de Contenson qui sert d'épigraphe au livre du P. Maumus et pourrait servir à celui de son confrère : Vaine est la piété qui n'est pas appuyée sur la vérité. « *Inanis est pietas quæ non est subnixa veritati.* » Ils sont

l'un et l'autre de ces hommes spirituels dont parle saint Paul, qui peuvent juger de toutes choses. Tous deux affirment que les états surnaturels ne sont pas la sainteté ; et quand on voit quels dangers ils peuvent faire naître, on serait presque tenté de ne les jamais désirer. Mais n'allons pas blasphémer ce que nous ignorons ni profaner les secrets divins.

Entre la doctrine spirituelle de saint Thomas d'Aquin et celle de saint Vincent de Paul, il n'y a qu'une différence de degré. Le bon M. Vincent, sans aucune prétention dogmatique, n'avait pour but que la conduite ordinaire de la vie. Il se trouve que sa doctrine est la même que celle des plus grands docteurs. C'est bien le cas de citer cette réflexion commune aux deux interprètes de saint Thomas : « La vie intérieure n'est que la vie chrétienne à sa plus haute puissance. Elle consiste essentiellement dans l'amour de Dieu et du prochain. » Or, qui eut plus que saint Vincent de Paul ce double amour au cœur ? M. l'abbé Maynard, l'auteur de la grande Vie du saint, avait déjà publié en supplément un livre sur ses vertus et sa Doctrine spirituelle. Il l'a raccourci en un petit volume, pour en faire une sorte de *Vade-mecum* et de Manuel, non sans avouer qu'il ne renferme rien qui ne soit dans le premier. Il l'offre au public « comme une pièce d'or équivalente aux monnaies plus nombreuses et d'un plus fort volume dont elle contient et exprime la valeur » (Avant-propos). Il faut souhaiter, pour le bien des âmes, que cette monnaie commode ait une grande circulation.

Les livres précédents ne sont que des extraits ou des commentaires plus ou moins éloquents. Les *Réflexions morales* de la servante de Dieu, Marie-Louise de Jésus, sont une œuvre originale. La religieuse qui les a composées est notre contemporaine. Née en 1799, elle est morte en 1875 à Naples, dans le couvent de la Stella Matutina qu'elle avait fondé. Elle, du moins, peut parler par expérience des états d'oraison. Le traducteur de son livre nous apprend qu'elle eut des révélations racontées dans sa vie qu'il promet de publier un jour. Elle savait à peine lire et écrire, et n'en a pas moins expliqué l'Apocalypse et fait 72 commentaires sur les Saintes Écritures. Si l'on a choisi ce livre des *Réflexions morales* pour le traduire d'abord, c'est qu'il s'adresse à toutes les classes de la société et qu'il peut faire du bien à tous. On y trouve en effet une série de courtes lectures sur les principales vérités de la foi qui pourraient être utilement faites aux fidèles dans les réunions de piété. Elles sont très simples, mais non banales comme tant d'autres. Les évêques nom-

breux qui ont approuvé cette publication y relèvent un riche fonds de doctrine et cette science si rare que les âmes simples puisent aux pieds du Crucifix. De temps en temps, un trait frappant, j'allais dire inattendu, révèle l'expérience que l'auteur avait de la vie spirituelle. Par exemple, la lecture sur la Divinité de J.-C. atteste une véritable science théologique et celle sur le jugement universel tient de la vision. « Et Marie, que fera-t-elle ? » dit la pieuse servante de Dieu, « elle qui est la Reine de clémence, la Mère de miséricorde, l'espérance des pécheurs. Marie ne paraîtra pas, elle restera dans le Paradis, entourée de Séraphins, dans la gloire du bonheur éternel. Les pauvres damnés ne verront jamais Marie. Elle est la Mère des vivants, elle ne se montre pas aux morts. (p. 81). » Quel vif commentaire de ce passage solennel du *Dies iræ* où l'âme abandonnée s'écrie avec un accent de terreur : « *Quem patronum rogaturus ?* » Aussi les Évêques qui ont donné leur approbation à ce livre et sous le jugement desquels, en matière si délicate, j'aime à m'abriter, ont-ils souvent à la bouche ces paroles de J.-C. : « Soyez béni, ô mon Père, vous qui avez caché ces choses aux prudents et aux sages et qui les avez révélées aux petits ! »

A. Desgrées.

4. — 60. **ÉTUDES ET SOUVENIRS**, par le comte de Falloux, de l'Académie française. 1 vol. in-8. de 415 p. Paris, Émile Perrin. 7 fr. 50.

1842-1884. Voilà les deux dates extrêmes des études et souvenirs que renferme ce volume, qui pourrait à lui seul résumer tout une vie de labeur sérieux et servir presque d'autobiographie à l'auteur.

Le lecteur peut y suivre le comte de Falloux dans presque toutes les phases de sa vie, admirer son talent si souple et si varié, reconnaître ses désirs et ses regrets, saisir ses idées, ses tendances et surtout son culte pour le bien, en même temps que son ardeur pour la liberté qui lui en paraît la meilleure sauvegarde.

On le voit tour à tour philosophe, économiste, historien, politique, artiste, critique et publiciste. Les sujets qu'il aborde sont bien différents, et il les traite avec l'autorité que donne la compétence et l'ardente conviction : c'est toujours, malgré la diversité des matières, du même esprit, du même cœur, et aussi de la même main que procèdent ces articles.

Il faudrait un cadre plus vaste que celui d'un compte-rendu

pu grossir la liste, si je n'avais craint d'entrer dans de longues discussions. Peut-être trouvera-t-on que je me suis trop étendu. Mais mon but a été de bien prouver à l'auteur que ma critique était fondée et de l'engager à nous préparer une seconde édition parfaite. La première est déjà bonne et je souhaite de la voir entre les mains d'un grand nombre de lecteurs.

H. M. Colombier, s. j.

4. — **63. JOURS DE SOLITUDE,** par Octave Pirmez. Œuvre posthume, publiée d'après le vœu de l'auteur. Petit in-8° anglais de 413 p. (1884). Paris, Plon et Nourrit. 5 francs.

4. R. — **64. SOUVENIRS DE JEUNESSE,** par Francisque Sarcey, 4e édit., 1 vol. in-8° de 342 p. (1885). Paris, Ollendorff. 3 fr. 50.

4. — **65. CORRESPONDANCE DE LOUIS VEUILLOT,** t. IV. — *Lettres à son frère et à divers.* 1 vol. in-8° de VII-440 p. (1885). Paris, Palmé. 6 francs.

M. Octave Pirmez est belge comme M. Huysmanns, comme M. Lemonnier, mais non pas, comme eux, naturaliste, et moins encore athée. Il plaît à ces romanciers et à leurs congénères de remuer la fange et de s'y rouler. L'auteur des *Jours de Solitude* et des *Lettres à José* a la nostalgie des hauteurs sereines et pures : il aime les belles idées, les belles images et les sentiments délicats. Comment la « jeune Belgique » ose-t-elle le réclamer ?

M. Octave Pirmez est peu connu en France, plus connu cependant qu'en son propre pays. « Eh quoi ! vous existiez, et je l'ignorais ! » lui écrivait Saint-René Taillandier, à propos de ses *Heures de Philosophie*. Pour lui, comme pour bien d'autres, le soleil s'est levé sur sa tombe.

C'était un généreux cœur, indulgent et doux. Il vivait près de sa mère au château d'Acoz, parmi ses livres et sous les vieux arbres de son bois de Monplaisir. S'il quittait cette chère solitude un peu triste et qui allait bien à son âme, ce n'était pas pour le monde, mais pour aller visiter la nature chez elle, au bord du Rhin, dans le Niederwald, en France, aux grèves de Bretagne, et surtout en Italie. Les *Jours de Solitude* ne sont pas autre chose que des impressions de voyage, et les *Lettres* à son ami *José* de Coppin complètent les *Jours de Solitude*.

Il y a plus de sentiments que d'idées dans ces deux volumes et plus de rêveries que de sentiments. Ce sont de gracieuses ou sombres esquisses, faites un peu partout, au bord de la mer, au fond des

bois, sur les montagnes, au sortir d'un musée ou d'une visite à de pauvres gens. M. Octave Pirmez aimait la nature presque avec douleur. Il m'a souventes fois rappelé Maurice de Guérin. Il me le rappelle encore par je ne sais quelle vibration mélancolique de la phrase. Tous les deux fuyaient la foule, tous les deux jouissaient des âmes dans les effusions touchantes de l'amitié, tous les deux ont connu le noble tourment de la perfection. Hélas ! l'un et l'autre ont souffert du mal de *René*. Pour être mélodieusement rythmée, cette tristesse, faite de doute et de désenchantement, n'en est pas moins dangereuse. J'ai hâte de le dire : le même viatique qui a consolé Maurice de Guérin dans ses dernières heures, a fortifié M. Octave Pirmez dans son agonie cruelle.

Si l'auteur des *Lettres à José* me rappelle l'auteur du *Journal*, je ne veux cependant pas laisser croire à nos lecteurs que je les tiens pour égaux. Ces efforts de M. Pirmez vers le grandiose et qui n'aboutissent pas toujours, je les soupçonne à peine dans Guérin. La forme est travaillée avec un soin amoureux ; mais je ne trouve pas toujours dans celle-là l'élégance immaculée de celle-ci. Jamais Guérin ne dira « le Septentrion » pour « le Nord, » ni la « Germanie » pour « l'Allemagne. » Jamais il n'émaillera sa prose de ces néologismes étranges qui ne sont pas rares dans l'œuvre de M. Pirmez. Une mer « lactescente, » un soleil qui « luisarne, » des îles qui « prominent ; » l'adverbe « distraitement » et le substantif « brouement » auraient froissé, je n'en doute pas, le goût si pur de ce parfait styliste. Enfin, trop souvent, dans les *Jours de Solitude* et aussi dans les *Lettres à José*, plus naturelles cependant et pour ainsi parler plus « géniales, » M. Octave Pirmez s'arrête à l'apparence, à l'écorce, aux dehors des choses. Maurice de Guérin toujours ou presque toujours enfonce d'un trait jusqu'à l'esprit, jusqu'au cœur, « aux larmes, » dirait Virgile.

S'il eût vécu, M. Octave Pirmez, j'aime à le croire, nous eût donné des livres purs, moins lyriques que méditatifs, très élevés, consolateurs. De plus en plus son style aurait jailli de son âme aimante et douce. Il avait cette ambition, car il écrivait un jour : « Soyons donc un peu moins brillants et éblouissants. Tâchons d'être recherchés des âmes simples. » Un écrivain exquis, le P. Gratry, que M. Pirmez ne paraît pas avoir lu, avait dit longtemps auparavant dans cet incomparable sixième livre de la *Connaissance de l'âme* : « Ma pensée a pris en dégoût les mots techniques et rares, les termes particuliers, systématiques, les expressions éclatantes ou subtiles, et propres à

adolescence au petit séminaire de Paris et sa jeunesse à Saint-Sulpice. A l'un et à l'autre, au libre-penseur ordinairement brutal et au renégat toujours mielleux, on peut apppliquer le vers de la Fontaine :

Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

Est-ce que M. J.-J. Weiss, un des condisciples hors de pair de M. Sarcey, ne concluait pas l'autre jour de ce curieux épisode : « Les frères de Saint-Jean-de-Dieu n'ont aidé à sauver M. Sarcey que de la cécité physique ; les prêtres qui l'ont accueilli et recueilli en ses jeunes ans au collége de Lesneven, l'ont probablement sauvé de la ruine intellectuelle et spirituelle. »

Hélas ! a-t-il renoncé pour cela à manger du prêtre ?... Qui sait si demain l'hôte du saint abbé Cohannec ne déjeunera pas d'une petite sœur des pauvres et ne dînera point d'un morceau d'évêque. Bon appétit, monsieur Sarcey !

III. — Vous étonnerai-je en vous disant que cet anti-clérical prisait Louis Veuillot et qu'il a même écrit des pages « senties » sur sa *Correspondance ?*... De ce monument, le tome quatrième a paru. Il faut au moins l'annoncer.

Ce volume embrasse une période de dix-huit ans : 1836-1854, C'est justement que M. Eugène Veuillot peut écrire dans l'avant-propos : « Le charme littéraire, la hauteur des vues, la délicatesse des sentiments, n'en font pas tout l'attrait. » On y trouve, en effet, de nombreux et précieux renseignements sur les questions contemporaines les plus graves. Louis Veuillot avait caressé le projet d'écrire l'histoire du journal l'*Univers*. C'est à peine, nous dit son frére, si sa main fatiguée en a par quelques notes indiqué le plan. A défaut du livre, nous avons la Correspondance. L'histoire de l'*Univers* est là, du moins dans son essence. M. Eugène Veuillot a fort bien dit : « Le livre nous eût donné des jugements plus réfléchis et plus unifiés, des détails plus contrôlés ; les lettres, avec leur liberté d'allures, leur impromptu disent l'essentiel. » Ni je ne puis ni je ne veux davantage pour cette fois m'étendre.

JEAN VAUDON.

4 — 66. **LETTRES DE M. OLIER,** *fondateur du séminaire de Saint-Sulpice.* Nouvelle édition revue sur les autographes, considérablement augmentée, accompagnée de notes biographiques et précédée d'un abrégé de la vie de M. Olier. 2 vol. in-8 de xv-608-637 p. (1885). Paris, Lecoffre. 12 francs.

Cet ouvrage sera bien accueilli de tous ceux qui s'intéressent au grand mouvement religieux qui signala surtout la première moitié du dix-septième siècle. Le rôle que Jean-Jacques Olier, abbé de Pebrac, curé de la paroisse de Saint-Sulpice et fondateur du Séminaire et de la compagnie des prêtres qui portent ce nom, y a rempli est incontestablement des plus importants. Et ce ne fut pas seulement par la fondation de sa compagnie de prêtres destinés à tenir les séminaires, par celle aussi du séminaire de Saint-Sulpice à Paris, par la réforme de cette grande paroisse, qu'il a conquis ce rang éminent parmi le clergé de son temps ; mais encore par la science des choses ascétiques et spirituelles. Bossuet, le docteur Grandin, M. Tronson se sont plu à proclamer la sûreté et la profondeur de sa doctrine sur ces matières si délicates de la conduite des âmes dans les voies de la contemplation et de l'union divine. En approuvant naguère un ouvrage composé d'après les manuscrits de M. Olier, Son Éminence le cardinal Guibert écrivait : « Nous avons lu avec grande édification le livre intitulé *Vie intérieure de la très sainte Vierge....* Il est facile de reconnaître dans cet écrit la doctrine substantielle et abondante du dix-septième siècle. » S'il nous est permis d'exprimer simplement notre avis sur le côté ascétique et mystique des lettres de M. Olier, nous dirons que nous y avons reconnu principalement une grande sagesse dans la direction des âmes et une onction propre à les toucher. Aussi Bossuet répondant à une religieuse de l'abbaye de Jouarre qui éprouvait un grand attrait pour la lecture des Lettres du fondateur de Saint-Sulpice, lui dit qu'elle peut « en confiance suivre cet attrait. » De telles autorités sont plus que suffisantes pour dissiper toute crainte au sujet de la doctrine contenue dans ces Lettres et faire lire avec respect les passages où M. Olier, parlant à des âmes très élevées, a dû employer un langage qu'ont de la peine à comprendre ceux qui ne sont pas encore arrivés à ces états. Gardons-nous de jeter l'effroi dans les esprits ; la plupart des lettres s'adressent à des âmes pieuses, très pieuses même, mais dans les voies ordinaires, et les conseils que donne le prudent directeur sont d'une application facile pour tous.

tion de Querini par ordre du gouvernement français (p. 228) (1). »

Le mérite de M. Bonnal est d'avoir apporté, comme preuves à l'appui, des pièces nouvelles dues à ses recherches dans les Archives d'État du royaume d'Italie. Il est regrettable que son livre soit d'un style si dur, et, souvent, si peu correct. Les fautes de langue y abondent : dans les cinquante premières pages, nous en avons relevé huit, et notre examen n'a pas été sévère. M. Mézières, de l'Académie française, dont l'auteur vante à bon droit, dans sa Dédicace, « la familiarité charmante et la haute bienveillance, » écrit autrement, et pourrait lui donner plus d'un salutaire conseil.

A. BLANCHE.

3. — 103. **COURS D'APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE** *ou Exposition des fondements de la foi*, par le P. W. DEVIVIER, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-8 de VIII–282 p. (1885). Tournai, typographie Decallione–Liagre.

3. 4. — 104. **LIBRE-PENSÉE (la) CONTEMPORAINE,** *sa nature et ses principales formes*, par l'abbé G. CANET. 1 vol. in–8 de 776 p. (1885). Paris, Oudin. 7 fr. 50.

I. — Le Cours d'Apologétique chrétienne est un livre utile et sérieux : il vient à son heure et comble une véritable lacune.

L'apologiste chrétien doit faire face aux différentes attaques de l'impiété. La vérité qu'il défend ne varie pas, mais les ressources dont il dispose sont sans nombre, et c'est son mérite de choisir celles qui répondent le mieux aux besoins de son temps.

Grâce à Dieu, nos orateurs et nos écrivains catholiques ont compris cette tâche, et se sont mis courageusement à l'œuvre. Aucune des accusations lancées contre l'Église au nom de la science, de l'histoire ou de la civilisation, qui n'ait été immédiatement relevée, combattue et réduite à néant.

Cependant nous ne croyons pas que cette partie de l'enseignement religieux ait généralement obtenu, jusqu'ici, dans nos établissements libres, la place importante qu'elle réclame. Les générations que nous formons doivent entrer dans le monde, armées de toutes pièces contre les sophismes et les mensonges qui s'accréditent autour de nous.

Ce sont ces pensées qui ont inspiré au R. P. Devivier son Cours d'Apologétique chrétienne, qu'il destine aux classes supérieures de l'enseignement secondaire.

---

(1) Voir aux pièces justificatives le texte de l'interrogatoire subi par Querini, sur l'ordre de Berthier qui remplissait alors les fonctions de général en chef.

Tout professeur comprend la nécessité d'un texte substantiel et méthodique auquel il puisse rapporter ses explications. Faute de cela, l'on perd un temps précieux à dicter des notions incomplètes, ou les élèves saisissent à la volée des notes dont ils ne tardent pas eux-mêmes à suspecter l'exactitude, ou bien ils se bornent à écouter des leçons qui seront vite oubliées.

D'ailleurs ce manuel nous paraît admirablement conçu et rédigé pour atteindre le but auquel il est destiné. Le plan est logique, le style simple et serré, les preuves et les citations sont choisies avec sagesse et sobriété.

L'ouvrage est divisé en deux parties dont la première traite de la Religion chrétienne.

Après des notions préliminaires sur la Religion, vient une étude sur les sources de la révélation. Les principales objections faites de notre temps contre la Bible, et en particulier contre le Pentateuque, sont nettement exposées et vigoureusement réfutées.

On ne s'attend pas, dans un ouvrage de ce genre, à trouver des points de vue nouveaux ou des documents inconnus. L'auteur s'est borné à résumer les meilleurs travaux composés sur chacune des questions qu'il avait à traiter. Son mérite est dans l'exactitude, la précision et la méthode. Mais ce sont là, croyons-nous, les principales qualités d'un manuel.

La fin de cette première partie est consacrée à prouver la divinité de la Religion chrétienne. Cette démonstration large et solide est précédée de notions nettes et justes sur le miracle et sur la prophétie.

La seconde partie a pour objet la Religion Catholique Romaine. Les notes et les prérogatives de l'Église forment la matière de deux chapitres d'un haut intérêt. L'auteur n'a pas cru devoir omettre la grave question des rapports de l'Église et de l'État. Nous l'en félicitons : c'est bien l'une des plus délicates et des plus actuelles. Sa doctrine est sûre, et son exposition, pleine de réserve, ne manque ni de force ni de franchise.

Les différentes accusations auxquelles l'Église a été en butte sont examinées tour à tour, et dégagées de tous les mensonges forgés et répétés dans cette grande conspiration contre la vérité que signalait J. de Maistre.

Enfin un aperçu rapide des grands bienfaits de l'Église, au point de vue de la civilisation, termine cet intéressant volume.

Le R. P. Devivier n'a voulu composer qu'un ouvrage classique à

l'usage des élèves chrétiens. Son travail, qui rendra le plus grand service à la jeunesse, aura certainement un résultat plus étendu.

Ceux qui auront étudié son livre, au cours de leurs études, le garderont comme un guide précieux, pour leurs travaux ultérieurs, et les hommes qui désirent rapidement se rendre compte de la polémique religieuse, à l'heure présente, le consulteront avec le plus grand profit.

Le Cours d'Apologétique chrétienne est un de ces ouvrages qu'il suffit d'analyser pour en faire l'éloge. Il ne peut manquer d'obtenir le succès qu'il mérite.

II. — En composant son beau livre de *la Libre-pensée contemporaine*, M. l'abbé Canet a eu de tout autres visées.

Dans le grand conflit auquel nous assistons, il a cru que les catholiques ne doivent pas uniquement se tenir sur la défensive, il s'est proposé de suivre la libre-pensée sur son propre terrain et là de lui livrer un vigoureux assaut.

D'autres se contentent de prendre les dernières conclusions de l'erreur et de leur opposer la vérité de notre dogme. Il y avait plus et mieux à faire. Il fallait extraire de toutes les publications modernes, livres, brochures ou revues, pamphlets, leçons ou discours, l'ensemble de ces prétendus systèmes, avec leurs assertions, leurs preuves, leurs attaques, et les montrer en contradiction avec eux-mêmes et avec le sens commun. Il fallait fixer et étudier cet insaisissable Protée, analyser la nature et les différentes formes de la libre-pensée, nous faire connaître sous toutes ses faces l'ennemi que nous rencontrons sans cesse sur nos pas. Enfin il fallait l'accabler sous le poids de ses propres aveux et l'achever par la simple exposition de la vérité.

La tâche était ardue : il est heureux qu'elle n'ait point effrayé notre auteur.

L'ouvrage s'ouvre par une description de la libre-pensée contemporaine, qui n'est en définitive qu'une grande et radicale négation, négation de Dieu et de l'âme, négation du mystère et du miracle, négation de J.-C. et de son Église.

Mais comme la libre-pensée ne se donne pour mission que de détruire et se reconnaît, bon gré mal gré, impuissante à rien édifier, il résulte qu'elle arrache du cœur tout sentiment, de l'intelligence toute croyance et toute conviction.

Poursuivant cette étude instructive, l'auteur se demande quelle

est, en fin de compte, la raison de cette folle émancipation de l'intelligence humaine : il la trouve dans l'ignorance de l'esprit, dans la déloyauté du cœur et dans la faiblesse de la volonté.

Ces chapitres renferment des révélations d'un piquant intérêt, ainsi qu'une analyse de notre pauvre nature, bien capable de nous ramener à l'humilité et à la défiance de nous-mêmes.

Suit un aperçu sur les principales formes de la libre-pensée. Toujours fidèle à sa méthode, l'auteur fait parler les maîtres les plus autorisés des différentes théories qu'il expose. Impossible de le suivre dans son étude sur le positivisme et le matérialisme contemporains, sur l'athéisme scientifique et sur la psychologie matérialiste, sur le déterminisme et sur la morale indépendante, sur l'éducation laïque et sur les différentes nuances du libéralisme.

Partout nous avons trouvé même clarté dans l'exposition, même souci de puiser aux sources les moins suspectes les documents les plus convaincants.

A un livre si sérieusement travaillé et si parfaitement en harmonie avec les besoins de l'heure actuelle, nous voudrions ne décerner que des éloges. Malheureusement la critique impartiale ne peut passer sous silence plus d'une tache regrettable, que nous souhaitons de voir promptement disparaître, dans une édition nouvelle.

Aux négations du positivisme il n'eût fallu opposer que des arguments péremptoires. Or, rien n'est plus contestable que la preuve apportée, p. 400-401, en faveur de l'immortalité de l'âme. Calquant la preuve cartésienne de l'existence de Dieu, l'auteur conclut de l'idée d'immortalité au fait de notre immortalité. Sophisme ! vous crie toute l'école. La preuve cartésienne ne vaut pas. Serait-elle concluante, que l'argument dont il s'agit serait encore sans fondement. De l'idée d'infini, d'où qu'elle vienne, je puis passer à l'idée d'immortalité, sans être moi-même immortel.

Cette simple indication suffira, car ce n'est pas le lieu d'entamer une discussion. Je me contente de déplorer, au passage, l'emploi de pareils arguments à l'appui de si graves thèses.

On croit rêver en lisant le paragraphe qui suit cette prétendue démonstration :

« Mais où et comment l'âme perçoit-elle son immortalité propre ? Dans l'étude attentive d'elle-même. Elle se perçoit immortelle, comme elle se perçoit pensante et libre, un peu moins directement peut-être, mais aussi infailliblement. »

Quandoque bonus dormitat Homerus !

A propos des peines de l'enfer, notre auteur s'est fait complaisamment le rapporteur de certains écrivains modernes, qui prétendent en adoucir la rigueur. M. l'abbé Bougaud, que l'abbé Canet aime tant à citer, avait, lui aussi, entrepris la même tâche, à un point de vue quelque peu différent. Ces questions peuvent s'agiter dans l'école, mais nous ne comprenons pas qu'on expose en public ces théories dénuées de fondement, au risque de diminuer dans les âmes la frayeur sainte que l'Évangile nous inspire à chaque page des feux de l'enfer.

Si, malgré tout, vous tenez à faire connaître votre sentiment, commencez par citer les paroles de Notre-Seigneur sur le terrible châtiment des damnés.

Citez ensuite saint Jean Chrysostome disant au peuple d'Antioche : « *Pone ferrum, ignem, bestias, et si quid his in terribilius ; attamen non umbra sunt ad illa tormenta.* »

Citez encore saint Augustin : « *Quæ quisque patitur in hac vita, in comparatione æterni ignis, non parva, sed nulla sunt.* »

Vous pourrez alors, sans danger, dire ou écrire qu'appuyé sur un ou deux théologiens de cinquième ou de sixième ordre vous êtes, vous, d'un avis contraire.

Nous avons insinué l'admiration de notre auteur pour M. l'abbé Bougaud. Loin de nous la pensée de lui en faire un reproche. *Le Christianisme et les temps présents* renferme bien des pages noblement inspirées et chaleureusement écrites. Mais invoquer, à toute occasion, comme source et comme autorité, un livre dans lequel on a pu relever tant d'inexactitudes théologiques, n'est-ce pas discréditer soi-même, à plaisir, la valeur de son propre ouvrage ?

Un dernier mot. Si le livre de l'abbé Canet passe jamais sous les yeux de Mgr Freppel, l'éminent champion de toutes les saines idées sera, je crois, singulièrement surpris et médiocrement flatté du rapprochement qui est fait dans la note de la page 96, où l'on ose dire que la doctrine de l'évêque d'Angers est identique à celle de M. Bougaud dans son quatrième volume. Ce volume, en effet, suinte à chaque page un libéralisme mitigé dont Mgr Freppel s'est toujours montré, dans ses actes comme dans ses discours, l'irréconciliable adversaire.

Se figure-t-on Mgr Freppel partageant les naïfs enthousiasmes de M. Bougaud pour le suffrage universel « ce fruit exquis sorti des entrailles de l'Évangile » *(sic)*, ou pour nos libertés modernes « ces

diamants tombés de l'écrin de l'Église» *(sic)*? On peut être poète sans être ni philosophe ni théologien.

Le R. P. At, dans une brochure remarquable, a dégagé la pensée de l'abbé Bougaud de cette phraséologie miroitante capable d'en imposer aux simples. Que M. Cauet veuille seulement parcourir ces pages, où la verve de la forme n'enlève rien au sérieux du fond, et qu'il revoie les principaux ouvrages de Mgr Freppel, nous sommes persuadé qu'il écrira, dans une 2e édition, que la doctrine de M. Bougaud et celle de l'évêque d'Angers sont parfaitement disparates, si elles ne sont pas absolument contraires.

P. B.

4. R. — 105. **DE L'AMÉLIORATION DE LA CONDITION DES CLASSES LABORIEUSES ET DES CLASSES PAUVRES EN BELGIQUE,** *au point de vue moral, industriel et physique,* par M. J. DAUBY. 1 vol. in-12 de XXII-375 p. (1885). Bruxelles, Mayolez. Paris, Guillaumin et Cie. 4 francs.

4. — 106. **BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE.** *La démocratie autoritaire aux États-Unis : le général André Jackson,* par M. Albert GIGOT, ancien préfet de police. 1 vol. in-12 de IV-364 p. (1885). Paris, Calmann-Lévy. 3 fr. 50.

Le premier de ces ouvrages, destiné à la Belgique, a obtenu de l'Académie royale le prix Adelson Castiau. Dans son Avant-Propos, l'auteur cite longuement le rapport de M. Alph. Le Roy qui à ses éloges mêle des réserves dont M. Dauby, en faisant de son Mémoire un livre, a tâché de profiter.

Cet économiste appartient à l'école libérale non autoritaire; il accorde beaucoup à l'initiative privée, très peu à l'action gouvernementale. Dans son travail consciencieux et animé des meilleures intentions philanthropiques, — nous ne pouvons pas dire charitables, — il s'efforce de résoudre, mais souvent d'une façon verbeuse, superficielle et trop oratoire, les nombreux problèmes que soulève la situation tourmentée des classes ouvrières. Rien de bien neuf dans beaucoup d'endroits. En général M. Dauby suit les procédés et adopte les solutions de son école; néanmoins il a plus d'une fois l'initiative et l'originalité du talent; c'est la marque d'un économiste exercé, sinon toujours heureux. J'ajoute qu'en s'occupant de la Belgique, il s'adresse également à l'Europe entière et notamment à la France, non pas intentionnellement peut-être, mais par la force des choses, tant il y a de connexité dans la situation économique des deux régimes.

dait dans la ville chef-lieu et gouvernait les fidèles du territoire. Le territoire soumis à un évêque se nommait le *diocèse*. Autant il y avait au Bas-Empire de cités dans un pays, autant il y avait de diocèses et d'évêques (p. 356.) » Sans doute, il y a des analogies entre l'organisation de l'Église et celle de l'Empire, et ces analogies s'accentuent au temps du Bas-Empire ; mais il est inexact de dire qu'aussitôt après la persécution on trouve cette organisation. Antérieurement à Dioclétien, l'ancien Empire romain se composait d'une série de provinces avec des proconsuls ou des légats, n'ayant au-dessus d'eux que le sénat ou l'empereur. Dioclétien modifia ce système de telle sorte que l'Empire ne fut plus qu'un *tout* parfaitement uni, et non plus une agrégation d'unités autour d'un centre. Si nous comparons à cette organisation ce que nous trouvons dans l'Église, nous ne rencontrons rien d'analogue aux préfets. En Orient, nous voyons quelque rapport entre les provinces de l'Empire et la division en territoires ecclésiastiques en ce qui concerne les métropolitains; — en Occident, l'introduction des métropolitains est postérieure. Quant aux *diocèses*, pas d'analogie au moment du concile de Nicée. Par exemple, la préfecture d'Orient comprenait alors les quatre diocèses d'Orient, de Pont, d'Asie et de Thrace : or le concile de Nicée ne mentionne aucun des trois derniers. A l'époque de Constantin, les circonscriptions religieuses de l'Église étaient à peu près déterminées. — Tirons encore de là une autre conclusion: plusieurs auteurs en France ont cru que l'évêque était l'analogue du *sacerdos civitatis* et le métropolitain celui du *sacerdos provinciæ*, et que, de la sorte, les délimitations d'évêchés étaient sur le modèle des circonscriptions religieuses des prêtres païens. Non, cette thèse est aussi peu vraie que l'affirmation générale de M. Seignobos relative à l'organisation de l'Église.

Nous aurions encore d'autres observations à faire si nous ne craignions de prolonger outre mesure ce compte-rendu. Nous relèverions d'autres erreurs, comme celles d'appeler *Monothélites* les Maronites du Liban (p. 388), de dire que les Occidentaux n'admettaient pas le culte des images (p. 388), d'attribuer aux empereurs byzantins la fondation « d'une Église chrétienne qui a converti presque tout le monde slave (p. 390.) » — Nous ajouterions enfin que tout le chapitre XXVI, intitulé : *La religion chrétienne*, pèche par ses restrictions. Nous avions en vue surtout ce chapitre et celui sur le peuple juif quand nous disions, en commençant, qu'un programme officiel est chose gênante. Il serait bien à souhaiter qu'en

publiant son deuxième volume l'auteur s'affranchit d'une contrainte aussi absurde.

Tel qu'il est, cet ouvrage ne peut être lu qu'avec une grande réserve. Nous ne voulons pas être plus sévère.

A. BLANCHE.

4. — 154. **HISTOIRE GÉNÉRALE, CIVILE, RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE DU POITOU**, par M. le chanoine AUBER, historiographe du diocèse de Poitiers. Poitiers, Bonamy.

Le volume que nous annonçons aujourd'hui n'est que le premier d'une série qui comprendra toute l'histoire du Poitou. Cet ouvrage, depuis si longtemps attendu, est en quelque sorte le résumé de trente années de recherches et de travaux. Le nom de l'auteur, M. l'abbé Auber, si connu par tant de savantes publications, est une garantie de la valeur de ce monument historique.

Le sujet n'est pas nouveau. De nombreux écrivains avaient entrepris de retracer l'histoire du Poitou; et, dès 1871, M. l'abbé Auber en avait publié une étude critique. Ces travaux préliminaires le convainquirent de plus en plus de la nécessité de revenir sur le passé de la province, et l'affermirent dans la résolution d'écrire une véritable histoire du Poitou.

Quelle province, en effet, mérite mieux que le Poitou d'avoir son histoire! Quelle terre plus féconde en événements héroïques! Pendant dix-huit siècles que « de riches perspectives », que « de sonores échos! » Mais impossible d'entreprendre une telle histoire sans se sentir vivement ému des impressions que suscitent de si puissants souvenirs; aussi l'auteur l'a-t-il racontée, non pas avec la froideur d'un chronologiste, mais avec toute la chaleur de son âme et de son cœur. « Quand on prend la plume, observe-t-il dans la préface, on sent déjà que cette patrie dont on va parler remue en nous la fibre des grandes choses, que la terre natale a sa poésie, qu'elle est une mine versant dans le cœur qui l'aime toutes les suavités de l'amour filial. »

Le premier volume de l'*Histoire générale du Poitou* s'étend de l'an 58 avant Jésus-Christ jusqu'à la fin du VIe siècle; c'est-à-dire de la conquête de l'Aquitaine par Jules César jusqu'à l'établissement de la souveraineté de Sigebert sur le Poitou. Que de faits intéressants dans ce long intervalle de six siècles! D'abord l'introduction du christianisme sous la domination romaine (livre I); puis les premières années du diocèse de Poitiers (livre II); puis le fécond épis-

copat de Saint-Hilaire (livre III); puis les invasions des barbares (livre IV): puis la domination des Francs de Neustrie (livre V); enfin la fondation du monastère de Sainte-Croix par sainte Radegonde (livre VI).

Chacun des livres qui forment les grandes divisions de l'ouvrage est suivi de nombreuses notes. Géographie, chronologie, généalogies, discussions scientifiques, rien n'a été négligé; elles renferment, en un mot, tous les renseignements nécessaires à une complète intelligence du récit. Des cartes et des plans intercalés dans le texte représentent fidèlement aux yeux du lecteur les lieux où se sont passés les événements importants, où se sont livrées les batailles célèbres.

Après la lecture de ce premier volume qui élucide tant de questions obscures, nous ne craignons pas d'affirmer que l'auteur a parfaitement atteint son but. Il nous a donné une véritable histoire du Poitou, que chacun pourra désormais consulter, « sans crainte de se fourvoyer et de se perdre. »

L'histoire générale, civile, religieuse et littéraire du Poitou, est comme un tableau immense où l'existence physique et morale de la province, se trouve esquissée à grands traits avec ordre et précision, sans négliger les indications topographiques et les données chronologiques. De cet ensemble ressort la véritable physionomie des événements, cette philosophie pratique née de l'observation des causes et de leurs effets, cette marche providentielle des choses dont l'étude attentive fait goûter tant de charmes au milieu des vicissitudes de la vie.

« Puisse Dieu bénir, comme le demande M. l'abbé Auber, ce travail entrepris pour sa gloire! » Puisse-t-il donner au savant historiographe du diocèse de Poitiers le temps d'achever dans une verte vieillesse la grande œuvre si heureusement commencée: et celui-ci pourra répéter alors avec le poète ces paroles de triomphe: « *exegi monumentum ære perennius.* »

Et comme les leçons de l'histoire constituent un devoir et une responsabilité, puissent les lecteurs de ce bel ouvrage « se fortifier selon le vœu de l'auteur, dans l'amour des principes éternels, se former aux vertus chrétiennes et sociales par l'aspect même des défaillances de l'humanité, et comprendre, pour la paix de notre malheureuse patrie, que le meilleur gouvernement à proposer aux hommes est encore et toujours celui qui s'inspire de la sagesse de Dieu! »

V. Mercier.

Dans le premier volume de ce prodigieux ouvrage, le savant professeur de l'université de Leipzig s'occupe seulement de cette littérature latine. Il remonte jusqu'à son origine qui, à la vérité, va bien au delà des limites du moyen âge et il en fait voir les développements.

L'ordre est en général celui de la succession des écrivains eux-mêmes.

Quant au fond même — et c'est ici le mérite hors de pair de ces admirables travaux — l'auteur, après avoir sommairement raconté les faits, expose le contenu des livres par de merveilleuses analyses. Il y a plus que des données analytiques : Ebert nous montre la composition des ouvrages, la division, la liaison des parties et les transitions ; il révèle enfin la portée véritable et met en lumière l'art de l'écrivain. De la sorte, vous le devinez, le travailleur ou même le simple lecteur a, sous la main, pour s'orienter dans l'ouvrage tout entier, un guide excellent, lequel lui indique par chapitre, même par verset et en quelque sorte mot à mot, les endroits les plus importants et le met à même de recourir seul aux endroits spéciaux et de s'instruire des moindres détails.

Le premier volume va des origines jusqu'à Charlemagne. Il se divise en trois livres ou périodes. La première période comprend Minucius Félix, Tertullien, Saint-Cyprien, Arnobe, Lactance, et les poètes. La seconde, depuis Constantin jusqu'à la mort de saint Augustin, comprend, parmi les plus grands noms, saint Damase, saint Hilaire de Poitiers, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, Prudence, saint Paulin de Nole, Rufin, Sulpice Sévère, Orose, Paul de Milan, Cassien et les poètes. La troisième et dernière période s'arrête à Charlemagne. Les poètes sont plus nombreux. Parmi les prosateurs célèbres nous trouvons saint Vincent de Lérins, Boèce, Cassiodore, saint Grégoire de Tours et Frédégaire, Bède le Vénérable.

Le second volume comprend deux livres : La littérature latine au siècle de Charlemagne : Alcuin, Paul Diacre, Eginhard, les Vies de saints et les poésies ; les lettres depuis la mort de l'empereur jusqu'à la mort de Charles-le-Chauve : Raban, Strabon, Ermold Le Noir, Paschase Radbert, Hincmar de Reims, les hagiographes et les poètes.

Il y aura un troisième volume qui contiendra dans un sixième livre le récit de l'histoire des littératures nationales de l'Occident. Dans ce livre toutefois l'auteur se bornera aux littératures germaniques. Dans le septième il fera l'histoire de la littérature carolin-

gienne jusqu'à la fin, dans le domaine des lettres latines, et aussi des littératures nationales. C'est alors que nous verrons se produire les littératures romanes.

Le seul exposé, sec et rapide, du plan de cette histoire révèle l'importance unique du monument. Nous n'avons en France, à l'heure qu'il est, aucun essai qui puisse entrer en comparaison avec l'ouvrage d'Ebert.

C'est donc avec une profonde reconnaissance que nous disons merci aux deux vaillants traducteurs de ce long et difficile travail. Nous devons aussi avertir nos lecteurs qu'ils trouveront çà et là rarement toutefois, certaines appréciations des hommes et des choses qu'un catholique admettra difficilement. Au reste, les traducteurs ont eu soin, dans une déclaration préliminaire, de décliner toute solidarité de doctrines.

J. V.

4. — 156. **ŒUVRES DE Mgr, FREPPEL,** évêque d'Angers. VI SÉRIE. 1. vol. in-12, de 592 p. (1885). Paris, Palmé. 4 francs.

Cette série comprend les *Discours* prononcés à la chambre des Députés du 27 octobre 1883 au 18 Mars 1884, des *Observations* sur le Centenaire de Luther, et une *Lettre* à M. Arthur Loth sur l'Instruction civique.

Nous n'avons point à transcrire ici la table des questions traitées ou touchées par Mgr Freppel ; faisons seulement remarquer que toutes sont des questions religieuses. Nos députés emploient le meilleur de leur temps à déraisonner sur l'Eglise et à la persécuter. Il s'en suit que la présence d'un évêque au milieu d'eux est indispensable, mais c'est aussi pourquoi ils ont hâte de se délivrer de l'évêque d'Angers comme d'un surveillant incommode.

Cependant, quand il aura disparu, ils le regretteront, même et principalement ses adversaires. Beaucoup valent mieux que leurs votes ; il suffit, pour s'en convaincre, de les voir derrière la toile. Ils n'ont pas entièrement perdu le pouvoir d'admirer. La parole et le caractère de l'évêque d'Angers honorent leur Assemblée, ils s'en rendent compte ; sa logique n'en trouble du reste que fort peu, les intelligents ou les plus en vue, le reste perdu dans la foule se trouve à peine atteint. Comment dès lors ne le regretteraient-ils pas ?

Cette VIe série nous montre Mgr Freppel parvenu à la pleine aisance de l'orateur parlementaire. Jamais les interruptions n'ont fait dévier sa marche droite et vive, mais maintenant il les accueille

et y répond volontiers. Il s'est assoupli dans la mesure nécessaire à la tribune. Son éloquence toutefois reste bien la même, franche, ferme, décidée, indépendante comme lui.

C'est dans ce volume que se trouve son premier discours sur l'expédition du Tonkin. Nous le signalons comme trait de caractère.

Nous osons espérer que les *Œuvres Polémiques* du courageux évêque formeront l'un des monuments glorieux de l'Eglise de France.

P. CHAPRON.

4. — 157. **POÉSIE (la) AU MOYEN AGE.** Leçons et lectures, par Gaston PARIS, membre de l'Institut. 1 vol. in-12 de XIV–255 p. (1885). Paris, Hachette et Cie. 3 fr. 50.

M. Gaston Paris, professeur au Collége de France, a réuni dans ce volume, comme il le dit lui-même dans sa préface, sept leçons ou lectures académiques qui se rapportent à la littérature et surtout à la poésie du moyen âge. Il se défend à ce sujet de l'exaltation et du dénigrement de cette poésie naïve et fortes mais souvent aussi pauvre et banale, et il y voit avec raison un des faits historiques qui nous font le mieux connaître l'âme de la France à cette époque.

Dans le premier morceau il montre combien cette période était poétique par la vivacité du sentiment religieux, l'ignorance du peuple et même des clercs, l'étrangeté des aventures, et l'agitation de la vie publique. Il place avec raison l'âge héroïque de notre histoire à la fin du onzième siècle et au douzième plutôt qu'au treizième, où le luxe et la décadence des mœurs altèrent le caractère national, et où le peuple se sépare en deux, les bourgeois et les clercs parlant deux langues différentes. Le treizième siècle marque la transition entre l'âge d'or de la chevalerie et de la littérature féodale et l'âge des légistes et des froides allégories.

Nous ne suivrons pas M. Paris dans ses autres études sur *les Origines de la littérature française*, la *Chanson de Roland*, la *Chanson du pélerinage de Charlemagne*, le *Conte de l'ange et de l'ermite*. On y trouve une science sûre, une vive intelligence de ces poèmes et de ces temps si différents des nôtres. Le style en est facile et élégant; mais les phrases un peu longues et périodiques accusent les habitudes doctorales du professeur en chaire. Ce qui nous paraît surtout digne d'éloge, c'est le point de vue élevé, large et patriotique de

l'auteur qui sait rattacher la littérature du moyen âge à notre histoire et à notre nationalité. C'est notamment le mérite qui distingue sa leçon sur la *Chanson de Roland* faite dans les circonstances douloureuses du siège de Paris, en 1870. Si nous ne sommes pas toujours d'accord avec lui sur quelques détails, et si ce poëme n'est peut-être pas assez analysé dans toutes ses beautés, nous n'en rendons pas moins hommage au sentiment patriotique qui respire dans tout ce morceau.

L'ouvrage est terminé par une notice fort bien faite sur Paulin Paris, le père et le devancier du savant professeur, qui a le premier fait renaître parmi nous la littérature française au moyen âge. Nous ne citerons rien de ces pages si nobles et si bien remplies. Mais nous recommandons le livre de M. Gaston Paris à tous les amis de notre vieille poésie, et à tous les lecteurs curieux de nos annales. Ils y trouveront l'intelligence et l'amour de ces productions de nos pères, et leurs titres de gloire qui doivent rendre leur mémoire chère et respectable à tous les Français. Nous souhaitons que l'auteur donne une suite à ses études intéressantes et à ses instructives leçons sur une époque encore trop peu appréciée et trop peu connue.

P. Soulié.

†. — 158. **PRÆLECTIONES THEOLOGIÆ DOGMATICÆ AD METHODUM SCHOLATICAM REDACTÆ**, auctore Dubillard, s. th. d^re^. 4 vol. in-8 de 490-520-642-514 pp. (1885. Paris, Bloud et Barral. 20 francs. Chaque volume se vend séparément 5 fr. 50.

Quatre volumes in-8°, plus de 2000 pages, et pas une seule note : voilà de quoi jeter dans une stupéfaction profonde toute l'érudite Allemagne et ses admirateurs ; mais voilà aussi de quoi prouver que l'auteur sait se borner et qu'il sait par conséquent écrire. S'étant rendu un compte exact de ce qu'il avait d'important à dire, il l'a mis dans son texte même, abandonnant le reste aux recherches personnelles de ses lecteurs. La netteté, la précision, la fermeté, sont les qualités distinctives de son œuvre ; on ne les rencontre pas au même degré dans tous les manuels de théologie, et elles justifient amplement la publication de celui-ci. Il est bon, d'ailleurs, qu'un professeur se serve de son propre livre, s'il est capable d'en faire un : il n'est de bon outil que celui que l'ouvrier s'est façonné, et dont il connaît tous les usages et toutes les ressources.

Seulement, M. Dubillard ferait bien, selon nous, de compléter sa

plus de secrets pour personne, et nous sommes initiés, pour ainsi dire au jour le jour, à ses progrès et à ses perfectionnements. Nous ne pouvons que leur souhaiter la bienvenue et le meilleur accueil.

A. BOUILLET.

Y. — 167. **VICTOR-EMMANUEL ET MAZZINI**, *leurs négociations secrètes et leur politique ; suivi de M. de Bismarck et Mazzini d'après des documents nouveaux*, par Auguste BOUILLIER. 1 vol. in-12 de IV-228 p. (1885). Paris, Plon, Nourrit et Cie. 3 fr. 50.

Ce livre n'est pas précisément nouveau, il a été fabriqué avec de vieux articles de Revues. L'auteur a voulu démontrer que, pour la confection ou perpétration de l'unité italienne, le roi Victor-Emmanuel a beaucoup plus fait que Mazzini. La démonstration n'était pas difficile, il suffisait d'observer que là où Mazzini avait simplement rêvé, le roi s'était mis hardiment à l'œuvre. L'auteur nous apprend qu'un homme illustre, orateur en même temps qu'historien, lui avait fait ce compliment : « On vous trouverait trop italien, si l'on ne vous trouvait trop royaliste. » Plus obligé à la franchise qu'à n'importe quel ménagement, nous dirons tout net que ce livre n'est ni assez catholique ni assez français. Cette unité italienne, en détruisant l'œuvre de Charlemagne et même celle de Constantin, a replacé l'Église de Dieu dans la situation pénible où elle se trouvait pendant l'ère des persécutions; elle a, en provoquant et facilitant l'unité germanique, porté à la France un coup qui pourrait être mortel; et M. Auguste Bouillier en parle du même ton que s'il s'agissait d'une révolution opérée à Tombouctou. Victor Emmanuel s'est conduit en forban, et il le traite en grand roi. Au reste s'il eût été seul, il serait resté aussi impuissant que Mazzini. Napoléon III a plus travaillé que le roitelet savoyard à cette œuvre de malheur, dont il n'a pas tardé à être puni de la façon la plus exemplaire.

Toutes ces choses laissent M. Bouillier beaucoup trop froid. Il en écrit comme s'il n'existait ni religion, ni morale, ni justice, ni France, ni Église. Là où tout est à regretter et à blâmer, il ne regrette ni ne blâme rien. Il accepte tout comme fait accompli. Le chef de l'Église n'en prend pas si aisément son parti, et il faut espérer que la Providence finira par entendre ses protestations.

L'histoire ne connaît pas de plus grande infamie que l'occupation de Rome par Victor-Emmanuel, en 1870, quatre jours après le

désastre de Sedan; or, voici en quels termes notre auteur rapporte le fait; « Le 8 septembre 1870, par son ordre, les troupes italiennes franchirent la frontière, et le 20, elles entrèrent à Rome, son but était atteint. Les espérances qu'il avait conçues pour son pays et pour lui-même étaient dépassées. L'Italie était désormais une grande puissance. Il était devenu le roi d'un grand pays. » Pas un mot de plus!

Faible par le côté moral, le livre l'est aussi par le côté littéraire. La diction, quoique étudiée, est languissante et commune. Il fallait un autre crayon pour rendre la sombre et tragique figure d'un Mazzini, ainsi que la brusquerie militaire du conspirateur couronné dissimulant une ruse profonde.

J. B. JEANNIN.

A. — 168. **VIE ET CORRESPONDANCE DU R. P. LOUIS GÉLON,** missionnaire eudiste de la maison Saint-Paul d'Abbeville; par le P. L. GAHIER, prêtre eudiste. 1 vol. in-12 de 334 p. (1885). Paris, Haton. Prix: 2 fr. 50

A. — 169. **ABBÉ (l') HETSCH,** par l'auteur des derniers jours de Mgr Dupanloup; avec introduction de Mgr Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. 1 vol. in-12, de xxx-646 p. (1885). Paris, Poussielgue.

A. — 170. **VIE DU CARDINAL DECHAMPS,** de la congrégation du T.-S. Rédempteur, archevêque de Malines et primat de Belgique, par le P. Henri SAINTRAIN, de la même congrégation. 1 vol. in-8 de 338 p. (1884). Paris, Casterman. Prix: 4 francs.

Quoique très différents les uns des autres sous plusieurs rapports, ces trois ouvrages prouvent également une vérité, sur laquelle il est bon que l'esprit revienne souvent pour la méditer et s'en pénétrer de plus en plus. L'Esprit Saint qui a inspiré les prophètes, qui a dicté aux Apôtres leurs prédications et leurs écrits, qui a éclairé les grands docteurs de l'Église durant les premiers siècles et a soutenu les martyrs dans leurs combats contre les tyrans ennemis du nom chrétien, les anachorètes dans leurs déserts au milieu des rigueurs de la pénitence: l'Esprit Saint vit toujours dans l'Église catholique; il éclaire, guide et sanctifie ses pontifes, ses prêtres, ses religieux et ses innombrables fidèles. Peut-être les marques de la sainteté éclatent-elles moins au dehors; mais le nombre des élus n'est pas diminué. Au moment même où nous écrivons ces lignes nous apprenons que de nouveaux martyrs viennent de verser leur sang pour la foi.

mais même des retraites. Il fonda l'oratoire d'Orléans et en fut le supérieur, se rattachant à la congrégation de Barthélemy Holzauzer. Il fonda aussi l'œuvre de Saint-Joseph et se trouva à la tête de toutes les œuvres pieuses et charitables d'Orléans. Il ne faut pas autant de labeur pour épuiser les forces humaines. L'abbé Hetsch qui mettait son cœur sans mesure dans tout ce qu'il entreprenait, ressentait depuis longtemps que son heure approchait. Il partit néanmoins pour Rome, où il avait déjà accompli plusieurs pèlerinages, et il y expira le 5 février 1876, dans les sentiments de la plus grande ferveur. Son corps a été rapporté au petit séminaire de la Chapelle-Saint-Mesmin. Quelques jours avant sa mort l'abbé Hetsch avait eu le bonheur d'être reçu par Pie IX auquel il avait soumis le plan d'un apologétique chrétienne. Ce plan a été examiné et approuvé par le cardinal Franzelin et l'auteur de la vie le reproduit avec raison à la fin de son ouvrage. Un journal que l'abbé Hetsch tenait très exactement depuis les jours où il étudiait à l'université de Tubingue, une correspondance nombreuse, beaucoup de discours, de sermons, de notes diverses et des souvenirs communiqués par des amis, telles sont les bases solides de l'ouvrage dont nous venons de parler. Il nous était difficile de donner une idée de tous les faits, mais surtout il nous était impossible de conserver la couleur presque poétique et le ton d'enthousiasme que l'auteur a su mettre dans son livre, du commencement à la fin.

Victor-Auguste-Isidore cardinal Dechamps a été sans contredit l'une des plus grandes figures de l'Église catholique en notre siècle. Né le 6 décembre 1810 et mort le 29 septembre 1882, il a fourni une longue carrière toute remplie d'œuvres de zèle et de sainteté. Dès l'année 1830 Victor Dechamps et son frère Adolphe, qui fut l'un des hommes politiques les plus éminents de la Belgique, firent leurs premières armes. Ils se posèrent en athlètes des prérogatives de l'Église et lancèrent dans les journaux des articles qui attirèrent l'attention des mandataires les plus influents de la nation belge. Ce que Victor Dechamps commençait à faire de si bonne heure, il le fera jusqu'à la veille de sa mort : il sera toujours armé de la parole et de la plume pour défendre les droits de la vérité soit contre les ennemis de l'Église, soit contre ses propres enfants que de fausses opinions entraînaient hors de la voie droite.

En attendant, Victor Dechamps avait entendu la voix divine qui l'appelait à se consacrer à Dieu tout entier en embrassant la vie religieuse dans l'ordre du Très-Saint Rédempteur. Il trouvait au

milieu des frères animés d'un grand zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes tout ce qu'il pouvait désirer pour travailler à sa propre sanctification en procurant celle du prochain. Ses prédications furent remarquées ainsi que son talent d'administrateur ; il fut nommé recteur de Tournai et il dut faire un second voyage à Rome pour traiter avec le Souverain-Pontife certaines affaires de sa congrégation. Il y prêcha le carême en présence du corps diplomatique. En 1852 il eut de la peine à éviter l'épiscopat; en 1865 on voulut le nommer recteur de l'université de Louvain, après la mort de Mgr de Ram. Dans le cours de la même année, le Saint-Siège le nommait évêque de Namur. Il essaya encore de détourner cette croix de ses épreuves, mais ce fut en vain ; il dut se soumettre. Sa nomination fut définitive le 25 septembre 1865. Il occupa ce siège jusqu'au 20 décembre 1867, époque à laquelle le Pape le confirma archevêque de Malines. Dès l'année 1850, lors de la loi sur l'enseignement secondaire, Victor Dechamps, avait fait voir combien il avait profondément médité tout ce qui concerne les questions d'enseignement; questions vitales à toutes les époques, plus importantes de nos jours que jamais. Son premier mandement traita ces questions, et il renferme déjà un exposé des principes qu'il sera toujours utile de consulter.

Les débats sur cette importante matière se poursuivirent avec une vigueur extrême en Belgique soit à la tribune soit dans la presse, et les catholiques belges montrèrent une intelligence, une discipline, une fermeté qui après bien des vicissitudes doivent assurer le salut de cette noble nation. En toutes ces luttes, dont nous pouvons à peine rappeler le souvenir, ils furent admirablement guidés par leurs chefs spirituels, les évêques, qui, eux-mêmes marchèrent constamment sous la conduite de leur chef, l'archevêque de Malines, primat de la Belgique.

Bientôt d'autres luttes plus pénibles encore se présentèrent à l'infatigable champion de la vérité. Dès que le concile du Vatican fut indiqué par l'immortel Pie IX, les clameurs de l'impiété se firent entendre, et il n'y avait rien là de surprenant. Ce qui contrista toutes les âmes vraiment catholiques ce fut de voir quelques prêtres et même quelques prélats s'élever contre une vérité qui n'était pas encore définie comme de foi, il est vrai, mais une vérité que l'Église universelle et le chef de l'Église tenaient pour certaine. Il ne faut pas subtiliser et dire que les opposants à la définition du dogme de l'infaillibilité n'attaquaient que l'opportunité de l'acte. Arrière ce

faux subterfuge; il est certain que dans tous les écrits qu'ils ont publiés, et combien n'en ont-ils pas publié! il se trouve des arguments qui vont à attaquer l'infaillibilité elle-même. C'est ce que l'archevêque de Malines fit toucher dans les écrits qu'il imprima pour réfuter ceux qui paraissaient sous le nom de l'évêque d'Orléans, avant et durant le concile.Dans cette polémique trop ardente, Mgr Dupanloup eut lieu de déplorer des vivacités trop naturelles à son esprit impétueux. Il ne faut pas oublier que ce fut aussi le zèle calme, mais ferme, de l'archevêque de Malines qui amena la condamnation du livre dangereux de Mgr Maret; livre déjà supérieurement réfuté par celui de la *Monarchie Pontificale* dû à la plume solide de Dom Guéranger. Un troisième écrivain français se trouva aussi en opposition avec l'archevêque de Malines; ce fut ce pauvre P. Gratry, esprit rêveur plutôt que philosophe, et, dans tous les cas, absolument étranger à la théologie. Nous devons à la vérité de dire que nous ne regardons pas tous les écrits produits par Mgr Dechamps dans cette lutte solennelle comme étant de même force: il est certain qu'il ne soutient jamais qu'une doctrine vraie, qu'il serait impossible d'y trouver une proposition erronée; mais il est certain aussi que plusieurs de ces écrits se ressentent de la précipitation avec laquelle ils furent composés et que l'auteur n'eut pas toujours le temps de soumettre à un examen suffisant l'authenticité des ouvrages qu'il alléguait. Que péserait ce défaut comparé à certaines pages de ses adversaires ?

Dans le consistoire du 15 mars 1875, l'archevêque de Malines fut élevé au cardinalat par le pape Pie IX, qui lui donna entre autres marques de sa vive amitié, un beau tableau de la Vierge. Le nouveau cardinal envoya son portrait à ses frères en religion, avec ces mots écrits de sa main: « Vanité des vanités; et tout est vanité, hormis les trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance. » Mgr Dechamps fut reçu solennellement dans sa ville archiépiscopale le 21 avril, et sans rien changer à ses habitudes de modestie, de frugalité, et même de travail, en dépit de l'affaiblissement visible de ses forces et de sa santé. Tant de vertus, d'abnégation et de services rendus à la religion, à la patrie, aux lettres ne purent désarmer les francs-maçons et les rationalistes; ils insultèrent à son triomphe, prouvant ainsi qu'ils ressentaient vivement les coups qu'il avait portés à leurs doctrines de mort. Leurs vociférations contre sa mémoire sont un dernier hommage à la solidité de ses mérites.

Obligés de nous borner à ces pages décolorées, nous comprenons

combien nous sommes loin d'avoir fait ressortir les mérites du cinquième cardinal belge ; nous espérons que nos lecteurs iront puiser dans le livre du P. Henri Saintrain une connaissance complète de celui qui remplit une place si importante dans l'Église durant un tiers du siècle présent. Les circonstances n'ont pas changé ; nous vivons au milieu des mêmes difficultés que le cardinal Dechamps ; il y a profit et bonheur à rencontrer un tel modèle et un tel guide.

Dom Paul PIOLIN.

4. — **171. VOYAGE AU MEXIQUE**, *De New-York à Vera-Cruz en suivant les routes de terre*, par Jules LECLERCQ, président de la Société royale belge de Géographie, membre de la Société de Géographie de Paris. 1 vol. in-16 de 447 p., avec 36 gravures et une carte. (1885). Paris, Hachette et Cᵉ. 4 francs.

4. R. — **172. AFFAMÉS DU POLE NORD (les)**, *Récits de l'expédition du major Greely, d'après les journaux américains*, par W. DE FONVIELLE. 1 vol. in-18 de XX-362 pp., avec 19 gravures et une carte. (1885). Même librairie. 4 francs.

4. — **173. PRINTEMPS (un) SUR LE PACIFIQUE**, *Iles Hawaï*, par Marcel MONNIER. 1 vol. in-18 de 273 p., avec des dessins de E. Martin-Chablis et une carte spéciale. (1885). Paris, Plon, Nourrit et Cᵉ. 4 francs.

4. R. — **174. EN VISITE CHEZ L'ONCLE SAM**, *New-York et Chicago*, par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. 1 vol. in-18 de VII-279 pp., avec des dessins de Crafty et de Martin-Chablis. (1885). Même librairie. 4 francs.

4. R. — **175. AUX PAYS DU SOUDAN**, *Bogos, Mensah, Souakim*, par DENIS DE RIVOYRE. 1 vol. in-18 de 293 p., avec des dessins de E. Martin-Chablis et une carte spéciale. (1885). Même librairie. 4 francs.

M. — **176. PROMENADE (une) DANS LE SAHARA**, par Charles LAGARDE, avec une préface de Charles Joliet. 1 vol. in-18 de XIX-301 pp. (1885). Même librairie. 4 francs

4. — **177. CORÉE (la)**, par Paul TOURNAFOND. 1 vol. in-18 de VII-172 pp., avec une carte. (1885). Paris, Librairie de la Société bibliographique. 1 franc.

I. « Vie errante est chose enivrante, » a dit un poète, et M. Jules Leclercq le répète après lui. Aussi rencontrons-nous sur tous les chemins du globe le sympathique président de la Société belge de Géographie. Il a escaladé le pic de Ténériffe, et les montagnes de l'Islande ont reçu sa visite. Aujourd'hui, nous le retrouvons au Mexique, voyageur infatigable, observateur sagace, peintre éminent de tous les tableaux qu'il a pu contempler. Les qualités que j'ai constatées chez lui, en parlant de son livre *la Terre de glace*, je suis

peuples et de sa propre autorité. Dans cet ordre de faits, je regrette l'indulgence de l'auteur pour Philippe-le-Bel, son approbation de ce qu'il nomme la *révolte de la bourgeoisie* pour la *réforme* du royaume, révolte qui fut celle d'Étienne Marcel et des factieux à son service. Je n'ai du moins qu'à louer une intelligente impartialité pour Charles V, pour Jacques Cœur et pour Louis XI. Il n'en est pas ainsi de Charles VII, à qui toute justice n'est pas rendue.

En ce qui concerne la religion et l'Église, M. Pigeonneau fait preuve, quand ses préventions ne l'inspirent pas, d'un remarquable esprit d'équité. Aux Pyrénées, aux Alpes, dans les plateaux du Centre, partout des refuges religieux pour les voyageurs. Les papes et les évêques facilitent et améliorent les passages des rivières; des *fraternités* d'ouvriers, des moines courageux construisent en grand nombre routes, ports et canaux. Les prescriptions de l'Église favorisent le commerce du poisson. Saint Thomas censure au nom de la justice l'irrégularité du poids et du titre des monnaies. L'Église proteste contre les violences et les coutumes barbares de terre et de mer. Dans le morcellement universel, elle s'efforce de pacifier par la *trêve de Dieu*. Les évêques sont l'avant-garde de la civilisation chrétienne. Je pourrais citer d'autres témoignages qui honorent M. Pigeonneau.

Malheureureusement, le faux esprit moderne l'a pénétré. « Au droit exclusif de l'orthodoxie catholique, dit-il, succédait peu à peu un droit plus large et d'un caractère plus général... » L'Europe moderne se dégageait lentement de l'Europe féodale et chrétienne du moyen âge (p. 166). Féodale et chrétienne! comme si le christianisme était rivé à un système politique. Et en quoi donc, s'il vous plaît, le droit moderne est-il plus large que le droit catholique? Ces assertions erronées et d'autres (*passim*) sur l'exploitation des faveurs royales par l'Église, sur les propriétés ecclésiastiques, sur les immunités du clergé en matière d'impôts, sur le prêt à intérêt, sur la défense, sauf en certains cas, de trafiquer avec des musulmans, etc., déparent un travail si bien fait d'ailleurs, et dont la haute valeur scientifique et littéraire ne serait pas niée sans injustice.

Si ces taches disparaissent dans une seconde édition, si l'auteur, au surplus, donne à ses jugements un caractère plus homogène, je serai heureux de ne pouvoir que le féliciter.

GEORGES GANDY.

A. — **202. JEANNE D'ARC SUR LES AUTELS ET LA RÉGÉNÉRATION DE LA FRANCE,** par le Père J.-B.-J. Ayroles de la Compagnie de Jésus. In-12 de XIII-474 p. (1885). Paris, Gaume et Cie. 4 francs.

Un mouvement très accentué des esprits à l'heure présente demande la canonisation de Jeanne d'Arc. L'idée n'est pas nouvelle; elle remonte à la date de son supplice, et le souverain Pontife Calixte III, en 1456, lui a donné une impulsion nouvelle. Benoît XIV se prononce formellement en faveur du sentiment qui attribue à Jeanne l'esprit de prophétie. (*De canonizatione sanctorum*, lib. III, c. 45, n. 9.) A la vue des calamités de notre malheureux pays livré à la tyrannie d'une secte ennemie de Dieu qui a juré l'extermination de son culte, les esprits inquiets se tournent vers le Ciel et demandent de nouveaux protecteurs. Ils pensent à Jeanne d'Arc qui délivra la France d'une manière évidemment prodigieuse, à une époque qui à plusieurs égards ressemblait à la nôtre; mais d'un ennemi moins dangereux que celui qui nous opprime et cherche à nous étouffer.

Mgr Coulié, évêque d'Orléans, est naturellement à la tête de tous ceux qui demandent la béatification de la libératrice de la France et spécialement de sa ville épiscopale. La cause ne pourrait se trouver entre des mains plus dignes et plus capables. Mais, dans tous les temps en de pareilles circonstances, l'action des chefs hiérarchiques a été secondée par le corps entier des fidèles et surtout par leurs prières et leurs œuvres pieuses.

Déjà le souverain Pontife Léon XIII a confié à une commission romaine le soin d'étudier et, s'il y a lieu, de promouvoir la canonisation de Jeanne d'Arc. Le R. P. Ayroles a raison d'ajouter à la constatation de ce fait cette remarque : « Acte de bienveillance envers la France ! Léon XIII en est prodigue, alors même que de notre côté lui viennent tant de sujets de poignantes angoisses. » Oui, Léon XIII embrasse dans une égale tendresse tous ses fils à quelque nationalité qu'ils appartiennent, et puisque l'occasion se présente de le dire nous ne saurions approuver en aucune manière l'écrivain, très catholique d'intention, qui disait, dans un récent ouvrage, que Léon XIII, dans sa préoccupation italienne, n'aime pas la France. Le Père commun de tous les fidèles aime tous ses fils et il saura toujours tenir la balance égale dans une impartialité supérieure, juste et affectueuse.

Le R. P. Ayroles fait voir l'honneur que la canonisation de Jeanne d'Arc apporterait à notre nation, puis il ajoute : « Le diadème attaché à son front par les mains du Vicaire de Jésus-Christ deviendrait un diadème attaché au front de la France très chrétienne. La vraie France apparaîtrait à tous les regards telle que Jésus-Christ veut la faire. Quoi de plus propre à nous inspirer la honte de nos laideurs présentes, à nous presser, par un sentiment aussi vif que délicat, de rechercher dans la lumière du divin visage du Christ un éclat perdu !

« La lumière du Christ, c'est le surnaturel chrétien. Les saints ne sont tels que pour s'y être plongés, comme dans l'élément même de leur vie. Mais dans la Vierge de Domremy, ce n'est pas seulement l'éclat du surnaturel dans la vie privée, c'est le surnaturel faisant de la plus simple des villageoises, d'une enfant, une prophétesse, une guerrière, un général d'armée, un profond politique, un théologien quand c'est nécessaire, une martyre, tout en lui laissant la simplicité du hameau. Qu'est-ce à dire ? C'est le surnaturel dans d'immenses proportions, avec un ineffable éclat.

« Quelle manifestation, plus appropriée aux nécessités de l'heure actuelle ? Le naturalisme, qui nous tue, demande qu'on lui fasse voir le surnaturel dans les faits. L'histoire de la Pucelle est un fait tellement important que le passer sous silence c'est rompre le cours de nos annales. Peu ou point de faits historiques sont entourés de preuves aussi convaincantes et aussi nombreuses. Le nier c'est renoncer à rien savoir du passé. »

Après cette longue citation, le lecteur peut comprendre quel est le point de vue du R. P. Ayroles et un peu quelle est sa manière de l'expliquer. Il fait voir dans tout son livre la prédestinée surnaturelle de la nation française, chevalier armé pour soutenir sur la terre les intérêts de Dieu, pour amener le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai roi de la France. Il jette un coup d'œil rapide sur l'histoire depuis ses druides et la Vierge de Chartres, *Virgini pariturœ*, et la Vierge du Mont-Anis (p. 31), jusqu'au dix-neuvième siècle. Il fait voir les châtiments de la France prédits par Moïse (p. 287.) Mais nous sentons que si nous voulions relever tous les points saillants de l'ouvrage il nous faudrait beaucoup plus de pages que nous ne pouvons en réclamer ici ; contentons-nous de donner les principales divisions. Le travail est partagé en cinq livres : dans le premier la Pucelle est présentée comme la personnification des prédilections de Jésus-Christ pour la France ; dans le second elle est une

radieuse et immense apparition du surnaturel ; dans le troisième, la Pucelle est un défi jeté au naturalisme de tous degrés, triomphe du Siège Apostolique ; dans le quatrième, l'auteur fait voir les réformes qui sont ou plutôt qui seraient prêchées par le culte de la Pucelle ; dans le cinquième enfin, l'auteur fait voir le secours de la Pucelle et de l'Église victorieuse de là-haut.

C'est toujours avec une grande vigueur de sentiment et de style que le R. P. Ayroles expose ses idées et qu'il combat les erreurs de notre temps les plus dangereuses et les plus généralement répandues. Tellement universelles, il faut le dire, dans notre pays que nous ne serions pas surpris si un bon nombre de catholiques lui disaient : « Nous vous entendrons là-dessus une autre fois. » Cette réponse même prouverait que le pieux et savant religieux a touché la véritable plaie de notre temps. Hélas ! que faut-il espérer du malade qui ne veut pas écouter le médecin ?

Plusieurs de ces esprits malades allégueront peut-être les formes de langage adoptées par l'auteur. Nous leur accorderons que quelquefois on y rencontre des expressions singulières, comme par exemple : « La Pucelle, idéal de la virginité française (p. 63). » Un esprit ordinaire a besoin d'un moment de réflexion pour comprendre. Peut-être aussi la chaleur du sentiment paraîtra un peu au-dessus de la hauteur à laquelle peut s'élever le commun des lecteurs. Enfin la manière de combattre Voltaire, assurément l'un des caractères les plus vils qui aient existé, pourra passer pour surrannée et peu nécessaire ici, attendu la nature du livre et les lecteurs auxquels il s'adresse (p. 262.)

En attendant le R. P. Ayroles donne d'excellents avis sur le culte qu'il est permis de rendre aux serviteurs de Dieu qui n'ont pas encore reçu les honneurs de la canonisation (p. 453.) Ces avis ne sont pas inutiles à propos de Jeanne d'Arc, car nous nous souvenons d'avoir vu il n'y a pas plus d'un mois, dans deux grandes églises, des vitraux pour l'exécution desquels on n'avait pas consulté la congrégation des Rites.

Certaines données historiques seraient discutables ; mais le but que poursuit le R. P. Ayroles est d'amener les âmes chrétiennes à se réunir et à prier pour obtenir du Ciel le bonheur de voir Jeanne d'Arc sur les autels ; son appel assurément éloquent sera entendu de tous ceux qui aiment l'Église et la France.

Dom Paul Piolin.

LIVRES NOUVEAUX

BENOIT (P.). — La Cité antichrétienne au XIX[e] siècle, I. Les Erreurs modernes, 2 vol. In-18 jésus. T. I, XVII-513 p. et tableau; t. II, 674 p. et tableau.

BLANCARD (L.). — Documents inédits sur le commerce de Marseille au moyen âge, édités intégralement ou analysés par Louis Blancard, archiviste en chef des Bouches-du-Rhône. T. I : Contrats commerciaux du XIII[e] siècle. In-8, LX-417 pages. Marseille, Barlatier-Feissat père et fils.

BODIN. — Histoire civile et militaire de Neufchâtel-en-Bray, suivie de remarques, additions et cartulaire. Publiée pour la première fois d'après le texte original, avec introduction, notes et appendices, par F. Bouquet. In-8, XXVI-217 p. Rouen, Métérie, 10 francs.

BUET (C.). — Contes moqueurs. In-18 jésus, 353 p. Paris, Giraud et C[e]. 3 fr. 50.

CAPUS (G.). — L'Œuf chez les plantes et les animaux. In-18 jésus, 347 p. avec 143 fig. Paris, Hachette et C[e].

CHARAUX (A.). — Critique idéale et catholique : l'Esprit de Montesquieu, sa vie et ses principaux ouvrages. In-18 jésus, XVI-568 p. Paris, Lefort.

CLAMADIEU (J.-A.). — Précis de philosophie (mémento du baccalauréat ès lettres). (Programme officiel de 1885.) In-18, XI-307 p. Paris, Sarlit et C[e].

DUMAINE (L.-V.). — Tinchebray et sa région au Bocage normand. T. III. Période révolutionnaire, temps actuels (1789-1884). In-8°, VII-571 p. et planches. Paris, Champion.

DROYSEN (J.-G.). — Histoire de l'hellénisme. Traduite de l'allemand sous la direction d'A. Bouché-Leclercq, professeur suppléant à la faculté des lettres de Paris. T. III et dernier. (Histoire des successeurs d'Alexandre ; Epigones.) In-8, VI-786 p. Paris, Leroux. 10 francs.

DU CANGE (C.-D.). — Glossarium mediæ et infimæ latinitatis, conditum a Carolo Dufresne, domino Du Cange, auctum a monarchis ordinis S. Benedicti, cum supplementis integris D. P. Carpenterii, Adelungii, aliorum suisque digessit G. A. L. Henschel ; sequuntur glossarium gallicum, tabulæ, indices auctorum et rerum, dissertationes. *Editio nova*, aucta pluribus verbis aliorum scriptorum a Léopold Favre, de la Société de l'histoire de France. T. V (L.-N). In-4 à 3 col., 633 p. et 28 planches. Paris. Baër; Barroni ; Le Saudier ; Pedone-Lauriel ; Reinwald : Welter ; Picard.

EICHER (E.). — Méditations doctrinales et pratiques tirées de saint Jean et dédiées aux Enfants de Marie, aux disciples du Sacré-Cœur et à tous les chrétiens désireux de s'instruire. Petit in-16, 596 p. Lille, libr. de la Société de Saint-Augustin.

FRARY (R.). — La Question du latin. In-18 jésus, 320 p. Paris, L. Cerf 3 fr. 50.

GENEVAY (A.). — Le Style Louis XIV : Charles Le Brun, décorateur, ses œuvres, son influence, ses collaborateurs et son temps. In-4, 264 p. et grav. Paris, Rouam. 25 francs.

GUI (B.). — Pratica inquisitionis hereticæ pravitatis. Document publié pour la première fois, par le chanoine C. Douais, professeur à l'école supérieure de théologie de Toulouse. In-4, XII-271 p Paris, Picard. 12 francs.

LALLEMAND (L.). — Histoire des enfants abandonnés et délaissés : Études sur la protection de l'enfance aux diverses époques de la civilisation. In-8, VII-793 p. Paris, Picard, Guillaumin et C[e].

MARIE (M.). — Histoire des sciences mathématiques et physiques. T. VII, De Newton à Euler (suite). In-8 carré, 278 p. avec fig. Paris, Gauthier-Villars. 6 francs.

MOISY (H.). — Dictionnaire du patois normand, indiquant particulièrement tous les termes de ce patois en usage dans la région centrale de la Normandie, pour servir à l'histoire de la langue française; avec de nombreuses citations, etc. In-8, CLXVI-711 p. Caen, Leblanc-Hardel.

MOULENQ (F.). — Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne : diocèses, abbayes, chapitres, commanderies, églises, seigneuries, etc. T. III. In-8, 518 p. Montauban, Forestié. 7 fr. 50.

NOIZARD (E.). — Étude sur la langue de Montaigne. In-8, XX-308 p. Paris, L. Cerf.

PETIT DE JULLEVILLE (L.). — Histoire du théâtre en France : les Comédiens en France au moyen âge. In-18 jésus, 368 p, Paris, L. Cerf. 3 fr. 50.

RACINET. — Le Costume historique : 500 planches, 300 en couleurs, or et argent, 200 en camaïeu, avec des notes explicatives et une étude historique. 18[e] livraison. In-f. 96 pages et 24 pl. Paris, Firmin-Didot et C[e].

RAMBOUILLET, — Catéchisme de première communion. In-32, 214 p. Paris, Haton.

ROMAIN (G.). — L'Église est-elle contraire à la liberté? sa nature, son esprit, son action. 3[e] *édition*. In-8, XIX-474 p. Paris, Palmé.

ROTHAN. (G.) — Souvenirs diplomatiques : l'Allemagne et l'Italie (1870-1871). II. L'Italie. In-18 jésus, 460 p. Paris, Libr. nouvelle. 3 fr. 50.

SOULIER (P.). — Vie de saint Philippe Bénizi, propagateur de l'ordre des Servites de Marie. In-8, XVI-639 p. Paris, Berche et Tralin.

VILLARS (P.). — L'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. In-4, 684 pages avec grav. et 4 cartes. Paris, Quantin. 30 francs.

VIOLLET (P.). — Précis de l'histoire du droit français, accompagné de notions de droit canonique et d'indications bibliographiques. 2[e] et dernier fascicule : la Famille, les Biens et les Contrats. In-8, p. 325 à 804. Paris, Larose et Forcel. 5 francs.

Le Gérant: G. RETAUX.

TABLES

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE*, A L'OEUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse ; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ordinaire, telles que les artisans et les habitants des campagnes.

N° 3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.

4. Indique les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.

5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.

6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.

*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUE et de PIÉTÉ.

†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.

A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.

Y. — les livres absolument MAUVAIS.

M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.

R. *Placée après un chiffre,* cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve.*

Y. *Placée après un chiffre,* cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée,* et qui ne peut être lu *que par quelques-uns,* et pour des raisons *exceptionnelles.*

NOTA. — Un petit trait (-) placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1-6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit, 1, 2, 3, 4, 5, 6.

A

4. R. Affamés (les) du pôle Nord, Récits de l'expédition du major Greely, par W. de *Fonvielle*, 339.

3. Aînée (l') de la famille, par Gabrielle *d'Ethampe*, 508.

3. Aline de Chanterive, par la comtesse *de la Rochère*, 64.

Y. Ame (l') est la fonction du cerveau, par Emile *Ferrière*, 138.

4. R. Amélioration (de l') de la condition des classes laborieuses et des classes pauvres en Belgique, au point de vue moral, industriel et physique, par J. *Dauby*, 191.

M. Ancien (l') régime dans une bourgeoisie lorraine. Étude historique, par *Munier-Jalain*, 273.

†. Année (l') liturgique, par le R. P. Dom *Guéranger*, 426.

3. 4. Apothéose (l') de Victor Hugo, par M. *Maupuis*, 427.

M. Arnold, par L. *de Château-Chalons*, 432.

4. Ateliers (les) photographiques de l'Europe, par Baden *Pritchard*, 328.

A. Atlas (nouvel) de géographie ancienne, du moyen âge et moderne, contenant cent cartes, par E. *Cortambert*, 511.

3. 4. A travers l'Asie centrale. La steppe Kirghize, le Turkestan russe, Boukhara, Khiva, le pays des Turcomans et la Perse. Impressions de voyage, par Henri *Moser*, 496.

4. R. Aux pays du Soudan : Bogos, Mensah, Souakim, par Denis *de Rivoyre*, 339.

Y. Aventure de Mademoiselle de Saint-Alais, par Henry *Rabusson*, 424.

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

3503. — ABBEVILLE, TYP. ET STÉR. A. RETAUX. — 1885.